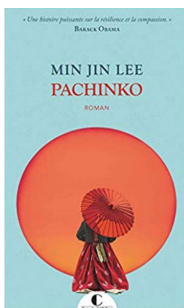


Pachinko

« *This is a captivating book I read at the suggestion of a young staffer on my team — a historical novel about the Korean immigrant experience in wartime Japan. Min Jin Lee draws you in from the first line, ‘History has failed us, but no matter.’ The book is named after a popular game in Japan that’s a bit like a pinball machine — a game of chance where the player can set the speed or direction, but once it’s in play a maze of obstacles determines the outcome. Staying true to the nature of the game, Min Jin Lee’s novel takes us through four generations and each character’s search for identity and success. It’s a powerful story about resilience and compassion.* » * (Barack Obama)



Il est loin le temps où un conseiller de la Maison Blanche, interrogé par le président de l'époque sur la personnalité de François Mitterrand qu'il s'apprêtait à rencontrer, lui répondit avec mépris : « *C'est un littéraire !* » Barack Obama est un grand lecteur, qui n'hésite pas à guider ses concitoyens dans le choix de leurs livres : qu'est-ce donc que ce *Pachinko* ¹ qui lui doit une partie de son tirage évalué à plus de trois millions d'exemplaires en février dernier ?

Commençons par les réserves que ce gros pavé de plus de 600 pages peut inspirer. Il nous est impossible de juger du style d'une auteure à partir de la traduction visiblement trop hâtive de Laura Bourgeois. Les critiques n'ont qu'un mot pour le qualifier (mais

* Voir [traduction](#) Google en fin d'article

1 *Pachinko*, Min Jin Lee (2017, trad. de Laura Bourgeois, éd. Charleston, 2021)

ils se copient) : il est « *fluide* ». Il faut sans doute entendre par là qu'il se lit aisément, parce qu'il est écrit dans un anglo-américain courant, sans travail stylistique particulier. Les mérites de Min Jin Lee, avocate américano-coréenne qui s'est faite romancière pour défendre la cause des Coréens exilés au Japon, sont ailleurs. Nul rapport entre ce roman et le prix Pulitzer qui figurent tous deux sur la liste des vingt meilleurs livres qu'a lus en 2020 l'ancien président, sinon le fait qu'ils répondent à des critères politiques qui lui font honneur. On peut contester aussi un autre terme fréquent dans les commentaires : non, *Pachinko* n'est pas « *une fresque* ». Certes, le récit s'étend sur une longue période riche en événements (1910-1989) et met en scène de très nombreux personnages, mais c'est le quotidien de femmes et d'hommes broyés par la roue de l'Histoire qui est montré, de leur point de vue, de façon à apitoyer le lecteur, mais sans que la réflexion s'élève à aucun moment.

Enfin, comme dans beaucoup de gros livres actuellement publiés, l'auteure semble avoir du mal à quitter son sujet, le récit s'étire, les personnages nouveaux prolifèrent, mais ce ne sont plus que de pâles silhouettes et pour tout dire cinquante pages au moins de la dernière partie génèrent l'ennui, avant que l'intérêt ne renaisse dans les trois derniers chapitres. Peut-être notre auteure a-t-elle voulu équilibrer les trois parties de son triptyque² alors qu'elle n'avait plus rien à dire ? Ou bien faut-il y voir plutôt l'effet d'une contrainte éditoriale, étant donnée la fréquence de ce genre d'accidents, l'industrie du livre exigeant que les écrivains assez prolifiques fassent vendre plus de papier ? Le souci commercial, à

2 LIVRE I, Gohyang, La terre d'origine, 1910-1933, 181 pages
LIVRE II, La mère patrie, 1939-1962, 223 pages
LIVRE III, Pachinko, 1962-1989, 203 pages

moins qu'il ne s'agisse de sacrifier à la mode, se confirme avec la sauce érotique qui pimente abondamment un récit qui ne l'exige pas : accouplements hétérosexuels et homosexuels, jeune femme bouleversée en découvrant à Yokohama des ébats dignes des nuits du bois de Boulogne, en plein jour et à deux pas d'une voie fréquentée, garçon de quatorze ans déniaisé par une jeune fille de dix-sept très expérimentée, d'autres épisodes de la même veine sont complaisamment décrits et développés. Où est donc « *la pudeur* » abondamment vantée par la critique ? Mais on ne parlerait pas ici de *Pachinko* s'il ne présentait que des défauts.

Venons-en aux qualités indéniables du récit. Dans les cinq cents premières pages du roman, l'auteure se révèle comme une excellente conteuse. Le récit est allègrement mené, le lecteur en retrouve avec plaisir le fil à chaque reprise. Cela commence comme un conte, avec une situation stéréotypée. Il était une fois une fillette de dix-sept ans très pauvre, qui n'était ni laide ni jolie mais à qui étaient refusées même les humbles espérances des femmes de sa condition. Comme elle était très naïve (nous sommes au début du XX^e siècle), Hansu, un riche marchand, coréen comme elle, mais émigré au Japon depuis son enfance et de dix-sept ans plus âgé, séduisit sans peine Sunja. Ce genre de clichés enchante ce qui reste d'enfance en chacun. Puis des trouvailles ingénieuses sont autant de surprises : le séducteur est longtemps vu par les yeux de Sunja éblouie par son élégance, jusqu'à ce que nous apprenions par une amie de son fils que son apparence tapageuse et vulgaire est celle d'un yakusa. Le fils qu'il lui a donné s'attache fortement à son père adoptif, un bel et vertueux pasteur presbytérien de passage dans l'île qui a sauvé Sunja d'une honte inexpiable en l'épousant, et que l'enfant, qui a eu le temps de le connaître avant sa mort prématurée, prend pour

modèle ; tandis que le fils du pasteur et de Sunja prendra le même chemin que le gangster.

Mais *Pachinko* est mieux qu'un habile roman de gare. Il vaut aussi par l'exemple ambigu (mais si américain !) de « *la réussite* » sociale, l'admiration qu'il suscite pour « *la résilience* » de pauvres gens contraints à l'immigration et « *la compassion* » qu'inspire le sort qui leur est fait dans le pays d'accueil. Il invite le lecteur mal informé à mieux connaître l'histoire d'un pays qui pour le Français moyen semble commencer avec sa colonisation par le Japon en 1896 et la scission entre Nord et Sud résultant de l'affrontement des anciens alliés, après la défaite de l'Empire du Soleil levant. Surtout, il nous fait voir de près et avec réalisme la vie du petit peuple coréen dans la première moitié du XX^e siècle – extrême misère, travail exténuant, promiscuité, poids de la coutume et des préjugés, sort de la femme destinée au service et au plaisir des hommes, à l'enfantement et à la souffrance, le tout aggravé par l'occupation étrangère – et la condition des émigrés, déportés au Japon pour soutenir son effort de guerre ou chassés de leur pays trop appauvri pour les nourrir et qui retrouveront dans les taudis des grandes villes industrielles des conditions de vie comparables ou pires auxquelles ils essaieront d'échapper par le travail ou par le crime en s'intégrant à la pègre, seul milieu social plus ou moins disposé à les accueillir.

Le roman de l'avocate Min Jin Lee n'a pas grande valeur littéraire, mais c'est une plaidoirie réussie. Elle nous tend, de surcroît, un miroir impitoyable. Car, en tant que peuple, nous avons connu il n'y a pas si longtemps à l'aune de l'Histoire, des conditions de vie semblables : les héros du *Roman comique* partagent à plusieurs leur lit dans les auberges au milieu du XVII^e siècle, les paysans

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours IX

français sont très lentement sortis de la misère à partir du XIX^e siècle et, venus à la ville n'y ont souvent trouvé que la même exploitation féroce. Et nos contemporains sont bien placés pour comprendre l'intolérance des Japonais : on peut aisément se réconcilier avec des ennemis, fussent-ils héréditaires, avec lesquels on s'est battus d'égal à égal, le vaincu d'hier étant le vainqueur d'aujourd'hui et le vaincu de demain, dans une boucle qui a paru sans fin. Mais comment pardonner à ceux qu'on a écrasés sans peine, méprisés, dépouillés de leurs terres, de leurs biens et de leur culture, et les admettre parmi nous ?

20/09/2021

* *« C'est un livre captivant que j'ai lu à la suggestion d'un jeune membre de mon équipe — un roman historique sur l'expérience des immigrants coréens au Japon en temps de guerre. Min Jin Lee vous attire dès la première ligne : « L'histoire nous a déçus, mais peu importe. » Le livre porte le nom d'un jeu populaire au Japon qui ressemble un peu à un flipper — un jeu de hasard où le joueur peut définir la vitesse ou la direction, mais une fois qu'il est en jeu, un labyrinthe d'obstacles détermine le résultat. Fidèle à la nature du jeu, le roman de Min Jin Lee nous fait traverser quatre générations et la recherche d'identité et de succès de chaque personnage. C'est une histoire puissante sur la résilience et la compassion. »*

(Traduction Google)